

32e SESSION - N°5 JEUDI 04 NOVEMBRE 2021

الجمهورية التونسية
RÉPUBLIQUE TUNISIENNE
مركز الشؤون الثقافية
MINISTÈRE DES AFFAIRES CULTURELLES

ENCI
المركز الوطني للسينما والتصور
Centre National du Cinéma et de l'Image

JCC
2021
أيام قرطاج السينمائية
Journées Cinématographiques de Carthage
Carthage Film Festival

LE QUOTIDIEN DES JCC

CINÉMATOGRAPHIQUES
DU 30 OCTOBRE
AU 6 NOVEMBRE 2021
DE
CARTHAGE

Libres-propos de jeunes cinéphiles
Les chuchotis des JCC

6 questions à « Amine Boukhris »



PALMARÈS CARTHAGE PRO

Forum sur les plateformes

Quel avenir pour les salles de cinéma ?



Lassad Goubantini,



Sadek Sabbah



François Jost

Les salles de cinéma seront-elles détrônées par les nouvelles plateformes numériques de diffusion ? C'est question à laquelle ont tenté d'apporter des réponses les intervenants du forum sur les plateformes organisé au cours de cette 32^{ème} édition des JCC. Il s'agit de Sadek Sabbah, producteur et distributeur de films et séries télévisées, Yahia Mgarrech, co-fondateur de la plateforme de streaming tunisienne Artify, Lassad Goubantini, exploitant de salles de cinéma et François Jost, professeur émérite à la Sorbonne et fondateur du Centre d'études sur l'image et le son médiatique. Modéré par Hamadi Bouabid, universitaire et réalisateur, les intervenants de la table ronde se sont penchés sur l'état des lieux des plateformes dans le monde et leur rôle dans la vulgarisation de l'accès au cinéma à un large public. Pour ou contre ces plateformes qui selon certains menacent l'existence des traditionnelles salles de cinéma. Disposent-elles d'un cadre juridique et financier adéquats qui permet à ces nouveaux supports de co-exister avec les anciens.

Sadek Sabbah pensent que ces plateformes constituent un complément de financement pour la production de films mais aussi une meilleure diffusion des films souligne Sayed Fouad, direc-

teur du festival de Luxor. Hamadi Bouabid estime que les salles de cinéma et les plateformes disposent de publics différents à condition que les plateformes payent les droits et deviennent légale d'auteurs renchérit Lassad Goubantini qui déplore également l'absence d'une chronologie des médias à savoir que le film soit diffusé d'abord dans les salles de cinéma, puis la télévision et enfin sur les plateformes streaming.

Pour sa part, Yahia Mgarrech a développé les bénéfices de ce modèle économique notamment de son site en citant des chiffres sur sa fréquentation. Il a ainsi donné l'exemple du film « Regarde-moi » de Néjib Belcadhi qui a réalisé 9 mille visionnage suivi de « Dachra » de Abdelhamid Bouchnak avec 7 mille vues. Indiquant que seulement 10% de son contenu est monétisé espérant que sa plateforme brassera large en couvrant tout le Maghreb. Kamel Ben Ouanès, directeur artistique de cette session des JCC a intervenu pour conclure la spécificité du cinéma du Sud dont la vocation n'est pas commerciale et par conséquent la problématique de la diffusion des films reste ultérieure.

NG

Le public est roi

Sans le public, il n'y a pas de festival, ni non plus de film. Le public est déterminant. C'est lui qui décide de la vie ou de la mort d'un spectacle. Imaginons une salle pleine comme un œuf de spectateurs. Si ces derniers décident tous de quitter la salle. Le film n'aurait aucune raison d'exister. L'opérateur arrêterait la projection et quitterait la salle.

C'est donc le public qui décide de tout. A lui de faire ou de défaire la carrière d'un film. Idem pour un festival. Quel intérêt d'organiser un festival en dépensant un énorme budget et que le public, pour une raison ou une autre décide de le bouder. Il faut croire qu'il existe des festivals dont les projections de films sont désertées par le public.

C'est loin d'être le cas des Journées Cinématographiques de Carthage. Son atout majeur est son public. Un public fidèle qui se lève très tôt le matin pour acquérir un ticket. Il fait patiemment la queue devant les salles pour voir un film. Il est disposé à tout sacrifier pour participer aux JCC. Certains spectateurs prennent un congé spécialement pour cette circonstance. Il y a même ceux qui viennent des villes de l'intérieur pour faire partie de la communauté des festivaliers : voir les films, suivre les débats et rencontrer les réalisateurs et les acteurs. C'est pourquoi les JCC ont étendu leur programmation dans les régions, les prisons et la casernes et même en drive in.

Le profil du public tunisien est assez particulier. Il est indiscipliné, chahuteur, rouspéteur et parfois même bagarreur. L'indiscipliné est celui qui vient en retard au milieu du film dérange les spectateurs en allumant la lampe de son portable, puis une fois en place, il se met trifouiller son téléphone en dérangeant ceux assis derrière lui. Il y a le chahuteur. Avec sa bande d'amis (es), il n'arrête pas tout au long de la projection de commenter le film ou de discuter de chose et d'autres sans se soucier du reste de la salle. Le rouspéteur est celui qui se réserve le droit de dénigrer et le film, et l'organisation enfin tout. Rien n'est bon pour lui, tout est à re-faire. Le bagarreur est celui qui cherche noise à tout le monde. A commencer dans la rue devant l'entrée de la salle, puis dans la salle en se réservant le droit d'avoir la bonne place. Il est capable de créer une dispute pour un oui ou un non en pleine projection. Sans oublier les spectateurs adeptes des glibettes et des cacahouètes dont ils font usage sans arrêt.

Ceci n'est qu'un bref échantillon du public capable de faire monter aux cieux un film ou bien de le descendre à terre. Un public hétéroclite et fougueux qui exige la vigilance des organisateurs des JCC. C'est grâce à ce public ou ces publics que cette manifestation a acquis une belle aura. Et que ça dure !

NG

Palmarès

Carthage Pro (Chabaka et Takmil)

Le jury :

Habib Attia, Jessica Khoury et Christophe Rolin s'est réuni à la date du 03 Novembre 2021. Après avoir assisté aux présentations des 8 projets en développement 'Chabaka' et visionné 7 copies de travail 'Takmil' a décidé du palmarès suivant :

Atelier Chabaka :

Prix OIF 10.000 Euros : Donga de Muhannad Lamin
Prix CNCI 10.000 Dinars Tunisien : Dar el Bacha sur la voie des Lumière de Nawfel Saheb-Ettaba
Prix MAE 7.000 Dinars Tunisien : The Killing of a Beast de Vusi' Africa
Prix Durban (prestation de participation à Durban FilmMart en 2022) : Le Chameau Manquant de Cheick N'diaye

Atelier Takmil :

Prix OIF 10.000 Euros : Hayech Mayech de Hicham Lasri
Prix Cedars Art Production- Sabbah Brothers 10.000 Dollars : Sitabaomba de Nantenaina Lova
Prix CNCI 10.000 Dinars Tunisien : La couleur du phosphate de Ridha Tlili
Prix Charbon Studio (prestation de service post-production d'une valeur de 7.000 Euros) : Sitabaomba de Nantenaina Lova
Prix Malmoe Arab Film Festival (invitation à participer à MAFF Industry Days) : La couleur du phosphate de Ridha Tlili
Prix IFT 5.000 Euros : Dirty, Difficult, Dangerous de Wissam Charaf



Amira de Mohamed Diab (Egypte)

Une quête d'identité

« Amira » de Mohamed Diab est un film égyptien sur les palestiniens. L'histoire se passe entièrement en Palestine. Le sujet l'impose. Et c'est le premier film palestinien réalisé par un Égyptien. Le réalisateur traite de la question de l'identité dans les territoires palestiniens à travers l'histoire d'une adolescente Amira dont le père est condamné à perpétuité dans une prison israélienne pour terrorisme. Lorsque l'homme exprime le désir d'avoir un autre enfant avec la même pratique adoptée pour elle (la libération clandestine de sperme pour la fécondation artificielle) un problème surgit qui affectera la vie de la jeune fille.

Outre ses études, Amira consacre son temps à sa pas-

sion : la photographie et à Ziad son petit ami qui l'aime et veut l'épouser. Elle conduit toute sa famille dans sa quête d'identité. Sa mère, sa grand-mère et son oncle paternel. Elle apprend que son père, qui croupit dans les geôles d'Israël, ses parents se sont mariés par procuration et qu'elle a donc été conçue à travers la méthode in vitro. Cette histoire ressurgit lorsque son père manifeste à sa femme le désir d'avoir un deuxième enfant. Or, les analyses montrent qu'il souffre d'un problème congénital et donc ne peut avoir d'enfant.

La vie d'Amira est bouleversée ainsi que celle de sa mère. Elle décide de mener une enquête pour découvrir la vérité sur ses origines. Elle fait pression sur sa

famille et son entourage pour subir des tests ADN. La situation politique et sociale dans les territoires occupés impose pareil situation exprimée dans le film à travers les non-dits, les silences et les mensonges des personnages mal dans leur peau et dont la vie reste tout le temps tourmentée.

La caméra de Mohamed Diab suit de près le parcours d'Amira et de sa mère dégageant leur émotion sans exprimer aucun point de vue, ni jugement sur la situation. Le film soulève par ailleurs le phénomène de trafic de sperme dans les prisons israéliennes. Un phénomène qui crée des drames familiaux comme c'est le cas d'Amira dont la vie est brisée.

Après le succès de « Clash » (2016) Mohamed Diab réussit avec « Amira » à raconter une histoire universelle en créant non sans suspense une ambiance tendue qui tient en haleine les spectateurs. Au niveau de la lumière, le choix du clair-obscur est remarquable pour dévoiler les secrets des personnages interprétés par des acteurs : Saba Moubarak, Tara Abboud, Ali Suleiman, Qais Nashif, Walid Zwaiter et Ahmed Hafez. Un film poignant qui réunit tous les ingrédients pour plaire à un large public.

NG

Libres-propos de jeunes cinéphiles : **Les chuchotis des JCC**

Comme durant chaque session, les cinéphiles curieux s'abandonnent dans des errances à n'en plus finir à travers les salles de cinéma, ou dans les ruelles et avenues de la capitale. Ils débattent, échantent, plaisantent et se prennent même la tête souvent en évoquant un film qu'ils avaient vu. La passion pour le 7ème art est omniprésente dans un Tunis en ébullition jusqu'au 6 novembre 2021... et qu'on aimerait tant voir plus souvent ainsi, hors festival. Voici une parcelle de réactions prises sur le vif au gré des JCC.

Aicha, 22 ans, étudiante en design :

« Je ne vais généralement jamais ou presque au cinéma, mais là, je dois dire que la sauce a pris : on m'a entraîné au hasard en salle pour voir « Titane » de Julia Ducournau, (Palme d'or à Cannes), et j'en suis toute retournée. Je ne me rappelle pas avoir été déjà secouée autant par un film avant ... Cette projection est une véritable expérience. Qu'on déteste ou qu'on aime, ce type d'œuvre ne peut pas vous laisser in-



différent et vous marque sûrement pour longtemps. Je pense revenir plus souvent afin de ressentir d'autres émotions. Ça doit être ça la magie du cinéma... ou des JCC ? ».

Sabrina, 30 ans, étudiante en master littérature française :

« J'ai choisi de voir « Papy, qu'as-tu fait à la jeunesse ? », le documentaire consacré à la vie du grand Gilbert Naccache. Et quelle était ma surprise de découvrir un traitement ludique, divertissant, moderne, et à la pointe de l'avant-garde. Le sujet paraissait lourd, mais j'ai été tout de même très émue, et touchée par la carrière de ce grand homme. La narration est d'une érudition littéraire jubilatoire. Je pense revenir le voir avec



mon père quand il sortira dans les salles, et pourquoi pas ne pas soutenir mon mémoire sur les écrits de feu Gilbert Naccache.

Mahmoud, 27 ans, mastère en sociologie :

« Ayant une préférence pour le cinéma francophone, j'ai donc pu découvrir le film « Bonne mère » de Hafsia Harzi. Elle s'impose de film en film, comme étant une valeur sûre du cinéma français de nos jours (d'après moi). Une jeune montante. Je la préfère de loin derrière la caméra que devant. « Bonne mère » est un hymne à la figure maternelle forte, résistante, aimante, bienveillante, une maman, qui tient à s'enraciner sans pour autant nier ses origines, dans une société qui n'est pas la sienne. J'ai vraiment passé un bon moment. J'avais bien aimé « Tu mérites un amour », son premier long métrage, et celui-ci est bien meilleur. »

Hiba, 31 ans, médecin :

« J'ai été subjuguée par la beauté de « La femme du Fossoyeur » de Khadar Ayderus Ahmed, grand lauréat du FESPACO. Un prix d'ailleurs bien mérité. Son film est universel : il s'adresse à tous les peuples, bien qu'il soit

très inscrit dans la culture subsaharienne. Les décors sont à couper le souffle et par moment, très pittoresques, mais cela reste beau. On est happé. On découvre les us, coutumes, traditions : on arrive à mieux cerner le patriarcat et le matriarcat très présent dans les tribus africaines. C'est un hymne à l'amour et à l'acceptation de la mort. On est forcément chamboulé. J'apprécie de mieux en mieux le cinéma subsaharien, l'un des plus authentiques. »

Salwa, venue assister à un film avec ses deux enfants :

« Les JCC rassemblent et attirent, c'est bien connu. Je n'ai pas pu y être depuis longtemps. Cette année, j'y reviens avec mes deux enfants. L'organisation s'est bien améliorée depuis les années précédentes certes, mais j'ai eu du mal à tomber sur des films pour enfants, moins difficiles à saisir, et divertissants. J'aurais aimé surtout qu'ils découvrent l'ambiance, les gens, la magie d'une salle de cinéma : j'ai opté pour des courts métrages. J'ai dû partir avant le dernier : ils ne tenaient plus en place. (rires). L'amour des salles de cinéma, ça se transmet et je devrais penser à les emmener

plus souvent même en dehors du festival ».

Firas, 26 ans, étudiant en lettres anglaises :

« Mon coup de cœur est « As I want », le documentaire égyptien de la réalisatrice palestinienne Samaher Elqadi. On est pris aux tripes et on découvre à quel point la misogynie au sein de nos peuples arabes peut atteindre un degré de déshumanisation ahurissant. Le film est tourné dans un Egypte secoué par la révolution et où les femmes subissent les pires attouchements sexuels, voire des viols en public. Le sujet nous rappelle la fiction égyptienne « Les femmes du bus 678 ». Femmes et hommes confondus devrait voir ce documentaire choc ».

Khaled, 32 ans, ingénieur :

« Le film « Julie » dans « Cinéma du monde » reste mon préféré : l'actrice mérite bien sa distinction dans la dernière édition du festival de Cannes. Ce film, d'une durée de 2h, se regarde comme on lit un livre en 13 chapitres. C'est beau et attachant. Le cinéma norvégien n'est pas aussi froid qu'on le dit. »

Propos recueillis par :
HaithemHaouel

6 questions à « Amine Boukhris », à propos de « Halal Cinéma » :

« UN DÉBAT QUI TRAITE DE L'ART ET DU RELIGIEUX POUSSE À LA RÉFLEXION »



Amine Boukhris

Ressusciter une salle de cinéma à Ksour Essef, sa ville d'origine, était le projet d'une vie pour Amine Boukhris, réalisateur. Son chemin croise celui d'Ali, architecte érudit et imam, originaire de cette même ville : ensemble, ils décident de la rouvrir. L'aboutissement de ce projet a été narré dans un documentaire puissant « Halal Cinéma », sélectionné en compétition officielle : longs métrages documentaires, lors de la 32ème édition des JCC. L'auteur lève le voile sur cette aventure.

« Halal cinéma », un titre qui interpelle. Titre d'un travail laborieux qui a finalement abouti. Pouvez-vous en dire plus sur son processus de création ?

C'était un projet, initialement, que je voulais concrétiser bien plus que d'en faire un film. Comment rouvrir une salle de cinéma fermée depuis longtemps, et même abandonnée à Ksour Essef ? C'était un défi. J'ai fini par rencontrer Ali, architecte et Imam, de Ksour Essef. Un personnage influent. Je n'avais pas autant de contacts à Ksour Essef, pas autant que lui... Dans cette ville, de nombreuses personnes se demandent à quoi cela servirait de rouvrir une salle de cinéma et proposaient même de changer la vocation du lieu. L'idée qu'une salle de cinéma rouvre n'était même pas à l'ordre du jour. Ali, l'imam, s'adressait à beaucoup et parvenait à convaincre. Parler de cinéma et les pousser à rouvrir

la salle dans une mosquée lors de la prêche du vendredi était du jamais vu ailleurs. La culture est inexistante sur place : j'ai provoqué le débat avec le coiffeur, le prof, l'imam, les gens ... et ce discours qui traite de l'art et du religieux poussait à la réflexion.

Ali est une personnalité distinguée. Comment avez-vous pu coopérer ensemble autour de ce projet ?

Ali avait une prise de position, j'avais la mienne. On partageait le même rêve mais on pouvait ne pas être d'accord sur d'autres points, dont la programmation qu'on pourrait fixer dans cette salle. Ali est une personnalité intelligente, forte, conscient de son image qu'on allait montrer de lui dans le film. A un moment, pendant le film, je suis parvenu à mieux cerner Ali, et m'en rapprocher. Il était difficile de convaincre un imam de se fier totalement à cette

idée. La réticence était de mise de sa part, et c'était normal... Sans lui, je n'aurais pas pu réaliser le film comme je l'ai fait.

Comment son discours a-t-il été reçu par les habitants de « Ksour Essef » ?

C'était un discours choquant pour beaucoup. Il a interpellé en masse et c'est tant mieux. C'était le but. Une femme âgée, originaire de la région, et qui allait souvent au cinéma, quand elle était plus jeune, m'avait conseillée de programmer des films pour enfants, tout public, à la portée. De ne pas choquer dès le départ via la programmation. J'y adhère. Petit à petit, nous initierons au débat, à la conversation, à la culture d'un cinéma engagé, avec des avertissements et des notes. Ça ne me dérangera pas de commencer la programmation avec des films commerciaux.

La salle est-elle actuellement ouverte ?

L'aspect administratif pour la lancer officiellement avance très doucement. J'attends encore. Je vais la gérer. J'aimerais aussi pouvoir obtenir des fonds pour mieux l'emménager et l'équiper.

Feu Najib Ayed et Chawki Mejri ont été aperçus dans le film...

En effet, il n'était pas possible que je puisse réaliser un film sur le cinéma sans y inclure feu Nejib Ayed et Chawki Mejri. « Mamlaket Ennaml » a été réalisé à Ksour Essef. La première du film est passée auparavant dans cette salle. La portée symbolique est très présente.

Quelles étaient les réactions du public pendant la projection de « Halal Cinéma » lors des JCC 2021 ?

Je ne m'attendais pas à autant d'engouement, autant d'applaudissement. Les gens étaient heureux, réceptifs. Ils s'identifiaient. C'est génial. A Ksour Essef, par contre, il provoque la polémique avant même sa sortie. Nous verrons !

Propos recueillis par :
HaithemHaouel